

# La Gazette de Berthier.

PUBLIÉE PAR LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE DE BERTHIER

UN DOLLAR PAR AN

BERTHIER, 15 AOUT 1890

C. A. CHENEVERT, DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

## FEUILLETON

### LES

## DEUX SŒURS.

### TROISIÈME PARTIE

#### XIV

(Suite.)

—Oh ! je ne puis rester plus longtemps dans cette affreuse incertitude, reprit-il d'une voix étranglée ; il faut absolument que je sache tout ce qui s'est passé !

Il glissa la lettre dans une de ses poches, prit son chapeau et s'élança hors de la chambre. Il dégringola l'escalier en bondissant sur les marches, passa comme une flèche devant madame Durut, stupéfiée, et courut jusqu'à la rue Durantin, où il arriva haletant, les yeux hagards, ayant tout à fait l'air d'un insensé.

#### XV

—Maurice Vermont est-il chez lui ? demanda-t-il à la concierge.

—Il y a quinze jours qu'il est parti, répondit-elle.

—Oh mon Dieu ! fit Sarrue d'une voix brisée, c'est donc vrai !

—On ne peut plus vrai, répondit la concierge, interprétant autrement la pensée du poète.

—Ainsi, il est mort ! il s'est tué !... Elle le regarda avec étonnement...

—Ah ! ça, fit-elle, qu'est-ce que vous dites donc ? De qui parlez-vous ?

—De M. Maurice Vermont.

—Alors je ne comprends plus. Votre ami n'est pas mort et je ne crois pas qu'il ait eu l'idée de se tuer. Je viens de vous dire qu'il est parti ; c'est la vérité. Une vieille dame est venue le chercher et il s'en est allé avec elle.

Sarrue poussa un soupir de soulagement.

—Excusez-moi, dit-il, mais j'ai eu peur, je l'avoue. Vous venez de me rassurer, me voilà remis. Vous dites qu'une dame est venue chercher Maurice ?

—Oui.

—Où cette dame l'a-t-elle emmené ?

—A la campagne, loin de Paris. Je n'en sais pas davantage. Il faut croire que M. Vermont ne veut pas qu'on sache où il est, puisque vous l'ignorez aussi, vous qui êtes son meilleur ami.

—Mais vous voyez bien que je ne savais même pas qu'il eût quitté Paris.

—C'est juste. Cela me prouve une fois de plus que M. Vermont n'attendait pas la vieille dame, et qu'il ne se doutait pas à midi qu'il partirait une heure après.

—Est-ce qu'il ne vous a rien dit en s'en allant ?

—Rien, sinon qu'il serait absent pendant quelque temps. Mais je sais aujourd'hui qu'il n'est pas près de revenir à Paris.

—Il vous a écrit ?

—Non.

—Alors comment savez-vous ?

—Je vais vous le dire.

—Pas plus tard qu'avant-hier, il est venu ici un monsieur muni d'un papier timbré, signé Maurice Vermont, et qu'il m'a dit être un "pouvoir". Après m'avoir payé le terme de loyer, dont je lui ai donné quittance, ce monsieur m'a prié de le conduire, ainsi que deux hommes qui l'accompagnaient, dans la chambre de M. Maurice. L'un de ses hommes était un marchand de meubles. Pendant qu'il crayonnait sur du papier l'estimation du mobilier, le monsieur qui agissait au nom de votre ami se mit en devoir de vider tous les tiroirs, et il fit un paquet de tout ce qu'ils contenaient. "Ma chère dame, m'a-t-il dit, je vais emporter ceci, qui appartient à M. Maurice Vermont : ces divers objets lui seront remis lorsqu'il reviendra à Paris ou lui seront envoyés s'il les réclame plus tôt.

"Ce monsieur, que j'ai amené avec moi, va acheter les meubles, et ce soir ou demain au plus tard il les enlèvera. Vous pouvez donc, dès aujourd'hui, mettre la chambre à louer."

"Les trois hommes sont partis, continua la concierge, et hier matin on est venu chercher les meubles. Sa chambre est à louer, vous pouvez voir l'écrêteau à la porte."

La main appuyée sur son front, Sarrue réfléchit un instant.

—Dites-moi, reprit-il, ce monsieur, le mandataire de M. Vermont, ne vous a donc pas fait connaître le motif de son départ de Paris.

—Je lui ai fait peut-être cent questions... Dame, je suis assez curieuse et j'aurais bien voulu savoir. Mais, voyez-vous M. Sarrue, ces gens d'affaires ont toujours l'air de ne pas entendre ; du moment qu'ils ne veulent rien dire, ils deviennent muets comme cette commode. Il ne m'a pas été possible de lui arracher une parole. Il ne m'a pas même dit son nom ; je sais seulement qu'il est notaire.

—C'est étrange, grommela Sarrue entre ses dents.

Il y eut un assez long silence. Sarrue était embarrassé. Ne sachant comment s'y prendre pour adresser de nouvelles questions à la concierge, il hésitait à lui parler de la lettre de Maurice.

La femme comprit qu'il avait encore quelque chose à lui demander.

—Monsieur Sarrue, dit-elle, ce que je viens de vous apprendre ne vous a pas entièrement satisfait ?

—C'est vrai, répondit-il ; cependant je suis assez heureux de savoir que rien de fâcheux n'est arrivé à M. Vermont.

—Après avoir cru qu'il s'était suicidé, je le comprends.

"Ah ! ça, monsieur Sarrue, comment avez-vous pu vous imaginer une chose pareille ?

—C'est une lettre que j'ai reçue.

—Une lettre ?

—Oui, une lettre de Maurice, dans laquelle il m'annonce qu'il est décidé à s'ôter la vie.

—Ah ! je comprends, s'écria la concierge. Vous avez raison, monsieur Sarrue, votre ami a eu l'idée

de se donner la mort ; cela m'explique pourquoi il y avait de la poudre et des balles sur la cheminée de sa chambre. Je me souviens, maintenant : en partant avec la vieille dame, M. Vermont a oublié d'emporter une lettre que vous avez reçue.

—C'est possible ; mais qui donc l'a mise à la poste six ou huit jours plus tard ?

—Probablement mademoiselle Georgette !

Sarrue sursauta.

—Georgette, fit-il, Georgette !...

—Oui, après l'avoir lue, car elle l'a lue aussi, la pauvre petite, et comme vous elle a cru que M. Vermont s'était tué. Oh ! je comprends enfin tout ce qui s'est passé, c'est cette lettre qui a causé à mademoiselle Georgette une si grande douleur, un si profond désespoir et qui l'a rendue si malade, que j'ai bien cru qu'elle n'en reviendrait pas.

—Voyons, dit Sarrue avec agitation, je ne saisis pas bien, expliquez-vous mieux. Mademoiselle Georgette est donc venue ici ?

—Certainement ; elle y est même restée cinq jours malade, couchée dans le lit de votre ami ; c'est moi qui l'ai soignée. Il a fallu courir chercher le médecin ; heureusement qu'il est venu de suite ; il a pu arrêter le mal, et la chère mignonne a été sauvée. Voulez-vous que je vous raconte ?...

—Oui, dites, dites-moi tout.

—Eh bien, il n'y avait pas une heure que M. Vermont était parti avec la vieille dame, lorsque mademoiselle Georgette vint pour le voir ; elle avait, paraît-il, quelque chose de très important à lui dire. Il faut que vous sachiez aussi que M. Vermont l'avait attendue la veille toute la journée et une partie de la nuit, en proie à une grande inquiétude. Mademoiselle Georgette n'était pas venue, c'est ce qu'elle ma dit, parce qu'elle s'était subitement trouvée indisposée chez une personne à qui elle faisait une visite. Elle n'a pas menti, bien sûr, car elle était très pâle et se soutenait à peine sur ses jambes ; si bien que lorsque je lui eus dit que M. Vermont était sorti, mais qu'il reviendrait probablement dans la soirée pour prendre ses effets avant de partir, je dus l'aider à monter l'escalier, en la conduisant dans la chambre de M. Vermont où elle voulait l'attendre.

"Je la laissai seule. Je pensais moi aussi que votre ami reviendrait. Je me trompais. Des heures s'écoulèrent, la nuit vint. Étonnée de ne point voir descendre mademoiselle Georgette, et craignant qu'elle ne fût plus mal je me décidai à remonter dans la chambre. Je trouvai la pauvre petite étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte et me mis à pousser des grands cris. Une voisine accourut. A nous deux nous fîmes assez fortes pour relever mademoiselle Georgette et la coucher dans le lit de M. Maurice.

"Que s'était-il passé ? Nous pouvions supposer maintenant que mademoiselle Georgette ayant trouvé la lettre en question, dont l'enveloppe n'était pas cachetée, en la curiosité de la lire, et que c'est après

avoir fait cette lecture qu'elle est tombée sans connaissance. Cette supposition est d'autant plus juste, que je ramassai une lettre au milieu de la chambre et que je la remis dans son enveloppe. Je n'ai pas eu la pensée de la lire ; d'ailleurs, je lis très mal l'écriture.

"Bref, le médecin vint et ordonna des remèdes qu'on courut chercher. Mademoiselle Georgette revint de son évanouissement.

Quand elle se trouva un peu mieux, elle se souvint apparemment de la lettre. Elle me la demanda. Je la lui donnai. Après l'avoir relue, je m'aperçus qu'elle la fourrait sous le traversin. Elle pleurait, elle sanglotait, elle poussait des gémissements à fendre l'âme. J'étais vraiment très effrayé.

"J'avais tort, car, d'après ce qu'a dit le médecin, c'est surtout parce que mademoiselle Georgette a beaucoup pleuré qu'elle n'a pas été malade plus longtemps.

"Quant à la lettre, monsieur Sarrue, il est évident que c'est mademoiselle Georgette qui l'a emportée et mise à la poste.

—Oui, dit-il, j'en suis absolument certain.

—Maintenant, vous voilà rassuré ; il n'y a pas de malheur.

Sarrue baissa la tête.

—Si, pensait-il, le malheur existe ; mais il est pour elle, pour elle seule !

"Dites-moi, reprit-il tout haut, vous avez appris à mademoiselle Georgette que Maurice a été emmené par une femme inconnue, qui est venue le chercher ?

—Certainement ; je n'avais aucune raison pour lui cacher la vérité.

—L'avez-vous revue depuis ?

—Non.

—De sorte qu'elle ignore que Maurice a fait emporter les objets qui se trouvaient dans sa chambre et qu'il veut conserver, et que par son ordre, ses meubles ont été vendus ?

—Naturellement, elle ne peut pas savoir cela.

Après l'avoir remerciée, Sarrue quitta la concierge.

Il revint chez lui la tête inclinée sur sa poitrine, le cœur serré comme dans un étau, en proie à une agitation extrême. En ouvrant la porte de sa chambre, il jeta un regard plein de tristesse sur la porte voisine, qui s'était si souvent ouverte devant lui, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

—C'était ma sœur, ma fille ! s'écria-t-il avec douleur, la gaieté et le rayon de soleil de chaque jour, ma poésie vivante, et j'ai été sans pitié pour elle ! Mes mains, que je lui avais tendues pour la protéger, ont broyé son cœur, et je l'ai chassée !... Ah ! c'est odieux, c'est infâme ce que j'ai fait là ! Mais je suis donc un méchant !...

Il s'assit tristement dans un coin, après avoir relu la lettre de Maurice, se remit à réfléchir, la tête dans ses mains.

Ce qui s'était passé, il le voyait, il le devinait ; le mot de l'énigme était trouvé. Il se blâmait, il s'accusait.

—Oui, se disait-il, en les accablant sous le poids de ma colère in-

sensée et ridicule, je les ai réduits au désespoir. Comme moi, les malheureux ne raisonnaient plus. Après avoir vainement attendu Georgette, sachant combien j'avais été dur et cruel pour elle, Maurice s'est imaginé que le désespoir l'avait poussée au suicide, et lui-même a eu l'intention de se donner la mort. C'est alors qu'il a écrit cette fatale lettre. Il aurait certainement mis son projet à exécution si la Providence, qui veille évidemment sur lui, n'avait pas amené chez lui cette femme ? Probablement une parente. Et il est parti, persuadé que Georgette était morte. Il n'y a pas à en douter, sans cela il lui aurait écrit. Ah ! pourquoi avant de partir n'a-t-il pas détruit cette lettre ? Georgette ne l'aurait pas lue, Georgette ne croirait pas à son tour que Maurice a cessé de vivre, car elle le croit, la pauvre enfant ; et ce qui le prouve, c'est cette lettre qui a été mise à la poste par elle ; c'est qu'après l'avoir lue, elle est tombée sans connaissance et qu'elle a failli mourir du coup terrible qu'elle a reçu. Maintenant, où est-elle ? que fait-elle ? Elle pleure, elle est désolée, désespérée !

"Et c'est moi, s'écria-t-il d'un ton douloureux, c'est moi, qui aurais donné ma vie pour elle, qui ai causé son malheur ! Si je ne m'étais pas montré sans pitié, Maurice, retenu par Georgette, qu'il aime, ne serait pas parti. Où est-il allé ? Personne ne le sait. Peut-être ne reviendra-t-il plus à Paris. Il se fixera quelque part et dans un an, dans six mois, il ne pensera plus à Georgette."

Il releva brusquement la tête.

—Tout à l'heure, reprit-il, j'avais tort en disant que Maurice eût bien fait de détruire sa lettre ; non, non, il vaut mieux que Georgette le croit mort que de supposer qu'il l'a abandonnée !

Il se replongea de nouveau dans ses sombres réflexions. Mais il cessa de s'occuper de Maurice pour ne plus penser qu'à Georgette. Il la voyait pâle, maigrie, noyée dans les larmes, malade, abandonnée de tout le monde, sans travail, sans argent, dénuée de tout, dans la plus affreuse misère !

Et pressant son front brûlant sous ses mains glacées, il s'adressait les reproches les plus violents. Soudain, un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée et il se dressa d'un seul mouvement.

Il pleurait à chaudes larmes.

—Ah ! exclama-t-il avec fureur, en agitant ses grands bras, je suis un misérable, un monstre !

#### XVI

Un instant avait suffi pour creuser une plaie profonde au cœur de Jacques Sarrue. Les jours qui suivirent, loin de lui rendre le calme, augmentèrent encore sa douleur et lui firent sentir plus cruellement ses déchirements intérieurs. Habituellement grave, il était devenu taciturne et sombre ; il ne parlait plus à personne ; il répondait à peine quand on l'interrogeait ; il fuyait ses meilleurs amis, qui s'étonnaient de le voir changé ainsi, et cherchait tous les moyens de s'isoler, de vivre seul.

Il pensait constamment à Georgette, et cette idée que la jeune fille souffrait, qu'elle était malheureuse, devenait pour lui une véritable torture.

Il sortait de chez lui dès le matin et ne rentrait que très tard pour se coucher. Quel emploi faisait-il de son temps ? Quand il avait donné ses leçons, ce qui lui prenait à peine trois ou quatre heures, quatre jours par semaine, il s'en allait rôder le long des quais, devant les étalages des bouquinistes. C'était sa vieille habitude qui le conduisait plutôt que sa volonté. Et quand il était fatigué de regarder les livres, car il n'en achetait plus un seul, le front penché vers le sol, et pendant des heures il errait comme une âme en peine à travers les rues de la ville.

Il cherchait Georgette, le pauvre poète, et il espérait qu'il parviendrait à la rencontrer. Il lui fallait cette illusion et il oubliait que Paris est grand.

—Le jour où je la retrouverai, disait-il, c'est à genoux que je lui demanderai pardon, et c'est en embrassant ses pieds d'enfant que je la supplierai de me rendre le droit de la protéger et cette amitié sans laquelle, je le sens, je ne puis plus vivre !

Il faisait un seul repas par jour, quelquefois même il ne mangeait pas du tout. Il fallait que son estomac criât bien haut pour le décider à entrer chez un traiteur quelconque. Du reste, il ne faisait pas une forte dépense : il mangeait seulement pour ne pas mourir de faim.

Son vêtement n'avait jamais été dans un aussi piteux état : il ne voyait plus la brosse, il était criblé de taches d'encre, de graisse d'aceroes, usé, râpé jusqu'à la trame ; son chapeau n'avait plus ni forme, ni couleur, et un mendiant n'aurait pas retiré ses souliers de la hotte d'un chiffonnier.

Il se laissait aller, il s'abandonnait complètement, et s'il se rasait et changeait de chemise deux fois par semaine, c'était plutôt par habitude que par respect pour les autres et pour lui-même. N'ayant plus qu'une pensée, une idée fixe, il agissait en quelque sorte comme une machine.

Plus que jamais il fréquentait les cimetières. On le voyait passer comme un spectre errant au milieu des tombes et des monuments funèbres. Le silence qui entoure les morts plaisait à sa misanthropie. Les gémissements du vent dans les acacias, les saules pleureurs et les cyprès semblaient répondre à sa désolation.

Il avait complètement perdu l'inspiration poétique ; la muse mécontente avait abandonné l'ingrat. N'ayant plus de goût à rien, il ne travaillait plus. Une étude littéraire sur lord Byron et une autre sur Pétrarque restaient inachevées sur sa table et disparaissaient sous la poussière. Ses vieux amis d'autrefois, les livres, étaient absolument oubliés, il ne leur donnait même plus un regard.

Quelquefois, le soir, avant de rentrer chez lui, ne sachant où aller ni comment tuer le temps, et par un bizarre contraste d'humeur, il entra dans un de ces bals publics du boulevard extérieur qui, naguère, lui inspiraient un invincible dégoût.

(A continuer.)





**ADRESSES.**

**A. DEMERS,**  
AVOCAT,  
RUE EDOUARD, BERTHIER.

**GERMAIN & CHENEVERT,**  
AVOCATS.  
BUREAU DE La Gazette de Berthier,  
BERTHIER, Q.

**A GERMAIN,**  
AVOCAT,  
RUE GEORGE,—SOREL P. Q.

**G. E. MAURALT,**  
AVOCAT  
RUE GEORGE,—SOREL, P. Q.

**NOÉ PICHE**  
HUISSIER C. S. ET AGENT COLLECTEUR.  
**ST-BARTHELEMY.**  
Se chargera de toutes affaires du ressort de sa commission et de toutes collections et agences quelconques.  
1er Mars 1889.—1a.

**HILAIRE GENDRON,**  
HUISSIER,  
ST-MICHEL, DES SAINTS.  
M. Gendron se chargera de toutes les collections qu'on voudra bien lui confier.  
16 nov 1888.

**DR C. LAFONTAINE,**  
MEDECIN et PHARMACIEN,  
RUE EDOUARD -- BERTHIER

**DR NOLIN, J. C. D.**  
Chirurgien-Dentiste  
63 RUE GEORGES — SOREL.  
Viendra à Berthier au bureau du Dr Lafontaine, tous les premiers lundis et mardis de chaque mois. Pour plus amples informations s'adresser aux Drs Lafontaine et Héneault.

**NICOLAS LENOIR,**  
BOULANGER,  
CORN DES RUES HENRY ET WILLIAM,  
BERTHIERVILLE.

**Banque Ville-Marie.**  
BUREAU PRINCIPAL, - MONTREAL.  
Succursale, A BERTHIER (En haut).  
Continue comme par le passé à escompter tout ce qui est du ressort des Banques. Acheté et vend lettres de change et traites sur toutes les parties de l'Europe et des Etats Unis.  
Occasion favorable pour les cultivateurs de faire des dépôts avec profit.  
Pour dépôt fixe, 4 pour cent d'intérêt.  
Pour autres informations, s'adresser au gérant,  
**A. GARIPEY,**  
RUE EDOUARD, BERTHIER

**ASSURANCE contre le FEU**  
**PHOENIX**  
DE LONDRES  
ANGLETERRE.  
ETABLIE EN 1792.  
Succursale Canadienne Etablie en 1804.  
Emet des polices en français; la première Cie d'Assurance anglaise qui a établi une succursale au Canada.  
Le montant des pertes, payé depuis la fondation de la Compagnie ..... \$ 75,000,000  
Surplus au fond de réserve ..... 3,000,000  
Responsabilité des Actionnaires LIMITÉE  
Dépôt au Gouvernement fédéral.  
Pour la garantie des assurés Canadiens ..... \$187,043.00  
Réclamations payées avec la plus grande ponctualité.  
AGENT A BERTHIER,  
**P. TELLIER,**  
**NOTAIRE.**  
— AGENT GENERAL D'ASSURANCE. —  
**Feu-Vie**  
ACCIDENTS ET MARINE,  
RUE EDOUARD, — BERTHIER  
30 nov. '88.

**W. G. McCONNEL**  
AGENT GÉNÉRAL D'ASSURANCE CONTRE  
Le Feu, Vie, Accidents et Marines,  
que pour des Compagnies de première classe tel que la  
Canada Life, Northern, Queen, Western,  
Citizens, etc.  
Risques placés au plus bas taux possibles.

GERANT LOCAL DE LA COMPAGNIE DU  
TELEPHONE BELL  
BUREAU CENTRAL - - RUE EDOUARD,  
BERTHIERVILLE.

**F. J. A. DEMERS,**  
**HORLOGER & BIJOUTIER**  
VIS-A-VIS LE MARCHE  
BERTHIER,

A l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'ouvrir un magasin, où il se chargera de la confection de  
**BIJOUTERIES, JONCS, &c.**  
Et de la réparation de MONTRES, HORLOGES, &c., &c.  
Il aura aussi toujours en main un assortiment complet de Montres, Horloges, Bagues, Lunettes, Pince-Nez, &c., qu'il vendra à des prix défiant toute compétition.  
Ouvrage garanti pour un an.  
Une visite est sollicitée.  
**F. J. A. DEMERS.**

**HOTEL GUILMETTE**  
Tenu dans l'ancienne résidence de monsieur Louis Tranchemontagne, à deux pas du débarcadere de la Compagnie du Richelieu et de la gare du Pacifique.  
Cet hotel refait à neuf offre tout le confort désirable aux  
**TOURISTES ET VOYAGEURS DE COMMERCE.**  
La table ne laisse rien à désirer.  
Les Vins et Cigares sont de premier choix.  
Une visite est sollicitée.  
**H. GUILMETTE & CIE.**  
PROPRIÉTAIRES.

**LA PREVOYANCE**  
**A. GASNIER,**  
MONTREAL.  
Vente et achat de FOND DE COMMERCE. Nous avons toujours à vendre ou à louer, hôtels, restaurants, confiseries, magasins de tabac et de fruits etc., à tous prix et dans tous les quartiers de Montréal, et la province. Les personnes ayant des établissements à vendre, à la ville ou à la campagne, peuvent s'adresser en toute confiance au No 1639, rue Notre-Dame, bureau de la Prévoyance.  
11 juillet 1890.

**ETABLIE EN 1877.**  
**J. O. WEILBRENNER,**  
Agent d'Affaires et Encanteur  
POUR LE  
DISTRICT DE RICHELIEU.  
Ce monsieur porte une attention toute spéciale pour affaires de Collections de compte, billets, etc.—Affaires de faillite—Inventaire. Achat de Livres de crédits—Marchand à Commission—Vente privée ou à l'encan de propriétés ou fonds de commerce et peut fournir les meilleurs références.  
POSTE BOITE 415—SOREL.  
9 août 1889.

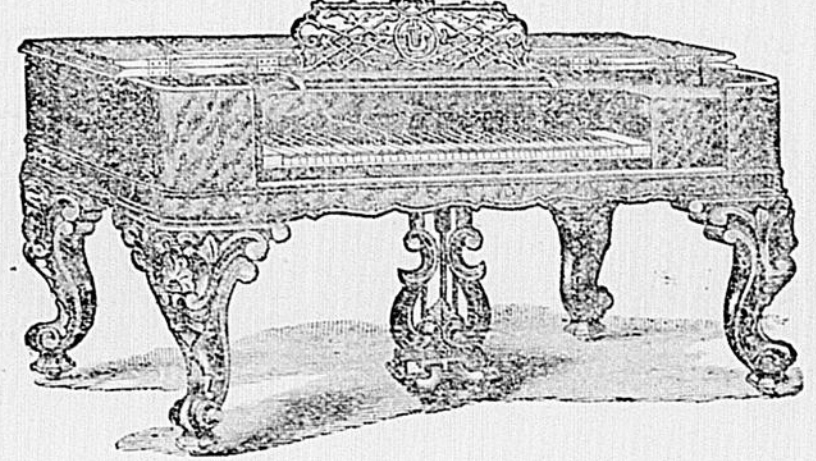
**GRANDE CHANCE**—à vendre à Montréal à moitié prix de sa valeur, un restaurant de 1ère classe, licencié, centre de la ville. S'adresser à A. Gasnier, bureau de la Prévoyance 1639 rue Notre-Dame Montréal.

**Drs Trestler & Globensky**  
CHIRURGIENS-DENTISTES,  
No. 1592, RUE NOTRE-DAME.  
Pres du Palais de Justice,—MONTREAL.  
L'extraction des dents se fait sous l'influence de l'éther, du chloroforme, du gaz hilarant, du gaz végétal, ou sans agents, au choix de la pratique.  
Les personnes qui arrivent le matin par vapeur ou par chemin de fer pourront retourner le soir du même jour avec leur dentier, si elles font leurs commandes immédiatement après leur arrivée le matin.  
**C. F. F. TRESTLER, L. C. D.**  
**STEPHEN GLOBENSKY, L. C. D.**  
30 ac 78.

**BOISSEAU FRERES,**  
235 & 237, RUE ST-LAURENT,  
**MONTREAL.**

Nos importations du Printemps sont maintenant au complet et nous pouvons offrir toutes nos marchandises à meilleur marché que n'importe quelle autre maison.  
Nous mettons en vente comme occasion exceptionnelle: Un lot magnifique de GANTS de KID seulement 25 cents la PAIRE.  
Aussi:—Satin couleur, seulement 29 cts; Satin Aurah, seulement 69 c.; Soie pongée unie, seulement 50 cts; Soie pongée imprimée, seulement 75c.; Satin sublime, toujours vendu \$1.00 à 69 cts; Serge française, toujours vendue 65 cts à 41 cts; Etolle à robe depuis 10 cents la verge; Doublure pour robe à 5 cents la verge.  
N'ont jamais été à aussi bon marché:—Dentelles de tout choix, valeur 25 cents, vendues seulement 5 cts la verge; Bas cachemire, valeur 40 cts pour 25 cts.  
Nous recommandons comme extrême bas prix:—Nos Habillements drap faits sur mesure depuis \$8.00, et nos Pantalons à 2.25, 2.75 et 3.00.

**Boisseau Freres,**  
235 & 237, Rue St-Laurent,—MONTREAL.  
6 avril 1889.



IL EST TRÈS FACILE AU PUBLIC D'ACHETER DE LA MAISON  
**LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU,**  
vu que les pianos qu'ils vendent sont en usage dans le pays depuis nombre d'années. Tel que le célèbre piano HARDMAN, New-York, que nous vendons depuis 20 ans, MARSHALL & WENDELL, Albany, N. Y., depuis 30 ans et STEVENSON & CIE., depuis l'existence de la fabrique. Les instruments sont beaucoup répandus dans les communautés religieuses, et dans l'élite de la société de la province de Québec.  
Comme par le passé nous vendons à termes faciles. Nous prenons les vieux instruments en échange. Ces pianos sont remis à neuf à notre atelier auquel sont employés les ouvriers les plus habiles. Catalogues fournis sur demande. Téléphone No. 1297.

**Laurent, Laforce & Bourdeau,**  
1637—Rue Notre-Dame—1637  
MONTREAL.  
20 SEPTEMBRE 1889.

Président: PROSPER ALLARD. —:— Gérant: P. GOUDRON  
LA

**Compagnie Industrielle**  
DE BERTHIER (LIMITÉE).  
Incorporée 1887. Capital Autorisé, \$30,000.  
FONDERIE DE

Pieces pour Machines et d'Articles de Menage, notamment du celebre Poele "CANADA," Poele "FAME," a Bois et a Charbon.

Chaudrons, Canards, Poêlons, Sinks, Auges, Fers à Repasser, Ronds de Tuyaux, Portes de Fours, Portes de Cheminées, Porte-Allumettes, Couteaux à Tabac, Boîtes de Roues, Serre-joints, Goudron, patentes, Presses copie-lettres  
Refouleuses de Bandages, Pliesses de Ditto Machines à filleter, Poids pour Chevaux, etc., etc.



Pieces pour Presses à Poix et Machines Agricoles.

**FABRIQUE DE**  
Boulons "Chevilles" pour Voitures, Roues, Patins, Poêles, Charrues, Points, etc. Peintures pour Granges et Écuries, Targettes de Chassis, Verroux, Ecrous, Rondelles, Rivets, Serre-Joints, Tire-Fonds, Boulons de Clôtures, etc., etc.  
Réparations de toutes espèces de Machines, à très bas prix.  
Les visiteurs seront toujours bien reçus à la manufacture.  
Avec notre devise de "Beaucoup de ventes avec petits profits," nous défions toute compétition. Achat de vieilles fontes et vieux fer au plus haut prix du marché.  
Manufacture à Berthierville, à côté de la résidence de Monsieur F. O. LAMARCHE, maire de Berthier.

**COMMERCE.**

MARCHÉ DE BERTHIER  
BERTHIER, Jui 1890.

**LÉGUMES**  
Patates, le minot..... \$0 25 à 30  
Oignons, le minot..... à .....  
Fèves, le minot..... à .....  
Oignons, la tresse..... 0 8 à 10  
Choux des Etats-Unis.. 0 5 à 0 6  
Fèves, la terrinée..... 0 4 à 0 5

**GRAINS**  
Blé, le minot..... \$..... à .....  
Pois, le minot..... 0 80 à 0 90  
Blé d'Inde, le minot..... 0 60 à 0 70  
Avoine, le minot..... 0 45 à 0 50  
Sarazin, le minot..... 0 60 à 0 70  
Orge, le minot..... à .....  
Gaudirole..... à .....  
Graine de mil..... à .....

**VOLAILLES ET GIBIERS**  
Dindes, la couple..... \$1 20 à 1 5  
Oies, la couple..... à .....  
Poules, la couple..... 0 25 à 0 30  
Pigeon, la couple..... 0 15 à 0 20

**VIANDES**  
Beuf, la lb..... 07 à 8  
Beuf, 100 lb..... 6 00 à 7 00  
Pore frais, la livre..... 11 à 12  
Lard salé..... 10 à 12  
Pore frais, 100 lbs..... 6 00 à 7 00  
Mouton, jeune quartier. 35 à 55  
Veau, jeune quartier... 40 à 50

**PARINE**  
Farine en quart..... 4 70 à 5 70  
Farine en poche, 100 lb 2 20 à 2 50  
Farine de blé d'Inde... 1 75 à 1 90  
Farine de gruau..... 3 25 à 2 50  
Sarazin..... à .....

**PRODUITS DE LA FERME**  
Beurre frais, la lb..... 15 à 20  
Beurre salé..... 18 à 20  
Eufs frais, la douzaine. 12 à 15  
Laine, la lb..... 30 à 35  
Laine filée, la lb..... 60 à 75  
Savon..... 06 à 08

**DIVERS**  
Miel coulé, la lb..... \$ 12 à .....  
Miel en gâteau, la lb.. 12 à 15  
Sucre d'érable, la lb... 07 à 8  
Graisse, la lb..... 12 à 0 15  
Tabac en feuille, la lb... 08 à 0 15  
Paille, le 100 bottes... 5 00 à 5 50  
Foin, le 100 bottes..... 5 50 à 6 50  
Peau de bœuf, la lb..... 4 à 4  
Peau de veau..... 8 à 10  
Sirop d'érable, le gallon 90 à 1 00  
Peau de mouton, jeune. 60 à 0 75  
Cochon vivant, jeune... 3 00 à 4 00

**PRIX DES GRAINS CHEZ LES MARCHANDS DE BERTHIER.**  
Avoine..... par 36 lbs. \$0 45 à 50  
Sarazin..... par 50 lbs. 60 à 70  
Orge..... par 50 lbs. .... à .....  
Pois..... par 66 lbs. 85 à 90  
Graine de lin par 60 lbs. .... à .....  
Fèves..... par 60 lbs. .... à .....  
Blé de semence..... 1 50 à 1 60

**MESDAMES.**—Sollicité par un grand nombre de malades et encouragé par les nombreux témoignages privés, mais flatteurs, que nous avons reçus des différentes parties des Etats-Unis, nous avons résolu de présenter aux dames Canadiennes "LE RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME" qui est le résultat d'une pratique de quinze années. Nous ne voulons pas réclamer pour ce remède des qualités qu'il ne possède pas. Ce n'est pas un remède qui guérit toutes les Maladies. Il y en a déjà trop de ces fameux remèdes-là. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette préparation renferme les principales propriétés pour guérir ces milles et une maladies communément appelées "BEAU MAL". Le Dr. Courteau de Line Rock nous écrit: "J'ai des preuves incontestables que votre "Régulateur de la Santé de la Femme" guérit presque n'importe quelle maladie qui altère la Santé de la Femme tant il a de pouvoir et de force à opérer la guérison, dans le système. Ce remède est un bienfait réel et est considéré comme la sauvegarde de toute demeure. Nous recommandons aussi nos "Female Porous Plasters". Ce sont les meilleurs emplâtres pour les femmes. Elles arrêtent presque instantanément toutes les douleurs. Essayez-en une et vous les recommanderez à vos amies. Dépôt à Montréal: Dr J. Leduc, Picault et Centant, et tous les pharmaciens en gros. Pour renseignements adressez-vous par lettre au propriétaire.  
DR J. LARIVIÈRE,  
Manville, R. I.

**A VENDRE.**  
L'Histoire de la Seigneurie de la Paroisse et du Comté de Berthier. Prix: 50 cts. S'adresser à ce bureau.

**A Vendre.**  
Un magnifique moulin à soie tout neuf de 25 pieds par 80 avec deux scies rondes marchant par la vapeur de douze pouces) situé dans le meilleur endroit de la paroisse de St. Cuthbert.  
Avec de plus un moulin à bardeaux, foulon et presse.  
Conditions faciles.  
S'adresser à  
**M. PAUL LAVALLEE**  
de St. Norbert,  
10 mai 1889.—1m.